

**Conférence Grand Débat 2010
du Réseau Intelligence de la Complexité
1^{er} décembre 2010**

**« Que peut être aujourd'hui une formation citoyenne
à l'Agir ↔ Penser en Complexité ? »**

Intervention de Bruno Tardieu :

**« La complexité de penser, d'agir avec les exclus pour être
ensemble artisans de la démocratie ».**

Discutant : Dominique Genelot

Pierre Vuarin :

Nous allons passer à l'intervention suivante, de Bruno Tardieu, et discutant, Dominique Genelot.

Bruno est un des responsables d'ATD Quart Monde, depuis longtemps, Délégué National à l'heure actuelle et je lui laisse la parole.

Bruno Tardieu :

Bonjour à tous. Merci de m'inviter.

Ce groupe est, pour moi une référence dans mon chemin d'actions et de pensées en complexité.

Tu m'as demandé de me présenter. Je suis depuis 30 ans volontaire permanent du mouvement ATD Quart Monde. J'ai été pris par ce mouvement par les questions qu'il posait, aussi par son côté action et réflexion. Il y a l'Institut de Recherche et de Formation aux Relations Humaines, créé par ATD Quart Monde, il y a beaucoup de rigueur, aussi la vigueur de la question posée par son fondateur : « la misère n'est pas fatale, elle est l'œuvre des hommes et les hommes peuvent la détruire ». Une fois qu'on écrit cela sur une enveloppe, on se demande ce que cela veut dire mais cela reste comme une question qui est féconde.

J'étais auparavant Ingénieur, Chercheur en Sciences des Systèmes et donc quand je reviens régulièrement ici, cela me permet de renouer des fils de ma vie. On a été souvent accompagnés par Jean-Louis Le Moigne et par d'autres, ici, dans des manières de penser notre aventure, l'aventure d'ATD Quart Monde.

ATD Quart Monde, c'est né dans un bidonville, dans un camp construit de toute pièce par la générosité publique dans les années 50, un des camps de l'Abbé Pierre qui était censé répondre à une urgence et qui a duré quelques 20 ans. Dans ce camp, des gens ont créé un mouvement, le père Joseph Wresinski, les habitants du camp et plus tard des gens comme moi, qui ne sont pas nés dans la misère, ont rejoint. Pour moi, c'est un mouvement intérieur, un mouvement collectif et politique. J'ai trouvé cela il n'y a pas longtemps, alors je vous le dis.

La question de la formation citoyenne à l'Agir et Penser en Complexité est pour nous, libératrice. Je vais vous dire pourquoi et je suis content que vous ayez rajouté au titre « pour l'action collective ». On ne se forme pas à la citoyenneté pour rien mais pour l'action collective et je me la suis posée en voyant la question de ce colloque, de ce grand débat, de la manière suivante : pour nous, ce débat est indispensable, face à la question de la misère qu'on peut appeler aussi un « apartheid social », une exclusion sociale, toute cette question qui divise notre monde, qui fait qu'en Haïti, il y a des zones entières qui s'appellent zones rouges où nous sommes, mais où les ONG et les officiels internationaux n'ont pas le droit d'aller parce qu'il y a l'insécurité.

Notre monde est quand même radicalement divisé avec des zones dans lesquelles il ne faut pas aller, et du coup avec lesquelles il ne faut pas penser.

Pour nous, il y a la question double de la formation citoyenne de ceux qui vivent la misère de l'intérieur, et la formation citoyenne de ceux qui vivent la misère de l'extérieur. Vivre la misère de l'extérieur je veux dire qu'on la vit tous, d'une manière ou d'une autre, on est présent à cette réalité de la misère qui nous trouble.

Quand j'ai lu « L'homme et la mort » d'Edgar Morin, je me suis dit, un jour, j'essayerai d'écrire une anthropologie de l'homme face à la misère, je ne le ferai peut-être pas, mais j'en ai rêvé.

La question, et là je vous apporte juste un témoignage, peu d'éléments théoriques, la question est la formation de chacun, de part et d'autre de cette rupture que nous avons appelée dans « Artisans de Démocratie », une impasse.

On voit bien que beaucoup d'institutions, qui sont faites pour aider les pauvres, deviennent leur meilleur ennemi, si j'ose dire. Typiquement, dans des écoles faites d'enseignants qui ont voulu devenir enseignants pour aider les enfants pauvres, pour aider tous les enfants, mais en particulier ceux pour qui l'école serait une promotion, on voit ces enseignants devenir le meilleur ennemi des familles, et l'école devenir le lieu de plus grande humiliation pour des familles très pauvres qui voient se reproduire des échecs d'une génération à l'autre. On voit aussi les travailleurs sociaux devenir la plus grande panique pour les familles très pauvres, alors que les travailleurs sociaux veulent travailler, lutter contre la pauvreté, etc.

Tout cela, c'est parce qu'on n'a pas appris à penser ensemble, on est dans des paradigmes d'applications de concepts qui n'ont pas été pensés avec les très pauvres. Et ce pour une bonne raison, c'est qu'on n'a jamais rien pensé avec les très pauvres, cela comme le reste.

Quand on applique des choses qui ne sont pas pensées avec eux, on tombe dans des déceptions. Les pauvres, du point de vue de ceux qui agissent c'est souvent ceux qui font échouer nos projets, ceux qui font rater nos idées, on leur reproche d'être non coopératifs, ou alors on leur reproche d'être apathiques ; et souvent ils sont eux-mêmes dans une posture de dépendance qui fait haïr celui qui vous apporte. Joseph Wresinski, le fondateur d'ATD Quart Monde disait qu'il allait chercher la soupe à 5 ans, chez les bonnes sœurs, pour sa maman qui n'avait pas d'argent mais il avait la haine, la rage. Détester celui qui vous apporte un peu de soupe, c'est très paradoxal mais c'est la réalité et on ne peut pas déconstruire cette relation de bienfaiteur à obligé, d'un côté seulement, on doit la déconstruire des deux côtés.

On a montré dans « Artisans de Démocratie » que le problème principal est un problème de représentation mutuelle, les enseignants disant très rapidement, que les enfants qui échouent, c'est parce que leurs parents ne s'intéressent pas, ne viennent pas aux réunions, ne s'intéressent pas à leurs enfants, que l'éducation n'est pas importante pour eux. On se construit une explication à son échec.

Des familles très pauvres se construisent aussi une explication : mes enfants ne sont pas intelligents, les profs nous en veulent. Tout le monde théorise, même les très pauvres, mais on connaît mal les théories des très pauvres. Ils se construisent une explication : les assistantes sociales sont méchantes, veulent prendre nos enfants ou se mettent de l'argent dans la poche.

On se construit forcément une représentation et on a montré par l'espèce de secousse que crée ATD Quart Monde, un petit peu du vortex, pas très organisé, mais que du coup les gens se causent et en se causant, on peut changer de représentation.

Le nombre d'histoires dans ATD Quart Monde qui démarrent lors d'une fête, c'est invraisemblable ! Dans « Artisans de Démocratie » une grande syndicaliste CFDT qui a fait bouger son syndicat et son hôpital raconte le déclencheur de cette aventure : en venant à une grande fête des droits de l'homme à Bruxelles où tout à coup, elle voit une femme s'exprimer, dont la robe est complètement décousue. Elle se rend compte que dans un autre contexte, elle n'aurait vu que la robe décousue. Mais, là, dans ce contexte d'un rassemblement des Droits de l'Homme, elle va au-delà de cela, elle écoute ce que la personne a à dire, comme une combattante des droits de l'homme et pas comme une pauvre à la robe décousue. Elle va au-delà de sa représentation.

C'est un peu comme la thérapie systémique : juste changer de cadre fait changer de représentation. Changer de représentation c'est absolument indispensable et on a démontré dans « Artisans de Démocratie » qu'il était possible de coopérer là où l'impasse était « intractable » comme on dit en anglais. Elle était définitive, à condition d'accepter de déconstruire des certitudes de part et d'autres.

On montre comme cela, des grandes entreprises, comme EDF, changer de stratégie, temporairement, simplement parce qu'elles ont osé. Des ingénieurs EDF de l'intérieur de la logique d'EDF qui étaient aussi dans une double appartenance à la fois EDF et alliés d'ATD Quart Monde, ont osé de l'intérieur, poser la question de la coupure d'électricité. EDF disant : « nous n'avons pas à savoir qui n'a pas d'argent, on n'est pas des assistantes sociales, et de toute façon on ne peut pas savoir qui ne paie pas parce qu'ils refusent de payer, ou qui ne paie pas parce qu'ils n'ont pas sous ». Ils refusaient d'enrichir leur connaissance, et voulaient que le problème soit externalisé à d'autres, soit coupé du système général – une solution à part pour des gens à part, hors du système. Puis tout à coup, en regardant de plus près par le double regard interne et externe ils avaient des informations pertinentes pour distinguer entre des mauvais payeurs qui avaient oublié de payer et des gens qui ne pouvaient pas payer. En réalité, les ingénieurs EDF qui ont beaucoup travaillé avec des militants Quart Monde ont découvert que bien sûr, celui qui n'a pas de sous, il a une coupure d'électricité qui dure très longtemps, tout l'hiver ou il a des coupures d'électricité répétitives, alors que celui qui a oublié de payer, quand il est coupé il paie tout de suite évidemment. Donc EDF, avait les moyens cognitifs de savoir à qui ils coupaient de manière dramatique qui faisait mourir des enfants de froid, etc.

En fait on a les moyens de savoir, encore faut-il vouloir savoir, vouloir enrichir sa représentation du problème et vouloir la construire de plusieurs points de vue, et en

accepter les conséquences (en l'occurrence dialoguer avec les usagers ce qui a fait baisser à Nancy le lieu de l'expérience, les coupures de 80%).

ATD Quart Monde a lancé dans l'espace, dans les années 70, le concept d'exclusion sociale. C'est une notion qui était très bizarre à l'époque, aujourd'hui, elle est totalement absorbée, elle n'est plus provocatrice. Donc on essaye maintenant de parler de discrimination pour origine sociale et d'apartheid social, et nous travaillons avec la Halde sur le sujet.

Toujours est-il qu'il faut travailler de part et d'autre. Mais une découverte plus récente c'est que la clé, ce n'est pas moi, en tout cas pas moi seul, en tout cas pas moi en premier, moi généreux, chercheur, bien établi, d'une bonne famille, ce n'est pas moi qui détient la clé la première, c'est la personne très pauvre qui détient la première clé, le premier déclencheur. Et cela, c'est déstabilisant quand on veut maîtriser tout : la nature, les autres, la misère et le reste.

Dans toute cette manière de maîtriser, on doit accepter qu'on est dépendant de la décision des très pauvres de contribuer leur compréhension et leur connaissance à la représentation des problématiques. Ils détiennent la clé manquante et donc il est prioritaire de les rejoindre, les soutenir dans leur recherche et leur formation est prioritaire.

Il y a un très beau livre d'Ernest Gaines, « A Lesson Before Dying », et il y a aussi une vidéo qui s'appelle « Dites-lui que je suis un homme ». Je vous la recommande. Je ne peux pas vous raconter toute l'histoire mais en gros, c'est un roman qui se passe dans les années 30 à la Nouvelle Orléans : un homme très pauvre est condamné à mort parce qu'il y avait eu une embrouille dans un magasin d'alcool et l'avocat dit : « ce n'est pas la peine de condamner à mort Monsieur Le Juge, ce n'est pas vraiment un homme, c'est un porc ». Et en fait toute la communauté noire se mobilise, pas contre sa condamnation à mort, mais pour prouver que ce n'est pas vrai, pour prouver qu'il n'est pas un porc. Et lui, ça l'a tellement atteint qu'il fait exprès de manger par terre dans sa cellule pour emmerder le monde.

En fait, toute la communauté noire se ligue pour qu'il apprenne à lire, pour qu'il prouve, avant d'être condamné, qu'il apprendra à lire. Mais lui ne veut pas. Alors les bonnes dames leader noires, très religieuses, vont rechercher le seul qui a un peu réussi, qui est devenu un instituteur qui a rejeté la religion, et lui disent : « il n'y a que toi qui puisse toucher Emerson et lui apprendre à lire et à écrire ». Et l'instituteur avait envie de quitter cette communauté, il en avait marre, il voulait monter vers le Nord, et sa copine lui dit : « tu vois, cela va toujours te rattraper, tu seras toujours obligé de te coltiner les gens comme Emerson. Tu croyais t'en sortir mais ils te rattrapent, c'est un cercle vicieux ». Mais lui répond : « il y a une solution à ce cercle vicieux et c'est Emerson qui tient la clé. » Et effectivement, on voit dans l'histoire, qu'à un moment donné, lui, Emerson, décide par un chemin détourné que c'est vrai, il en a marre d'être pris pour un sous-homme et il décide d'apprendre à lire et à écrire et quelque chose se libère. Quelque chose qui libère toute la communauté.

Voilà, ceci pour dire qu'il ne faut pas sous-estimer le fait que notre démocratie a besoin des très pauvres pour se réaliser. J'ai beaucoup aimé ce qu'a dit Frédérique sur le côté fermé de la démocratie, entre l'horizon de la démocratie et les citoyens. Il ne faut pas oublier que certains citoyens ne contribuent pas du tout à la démocratie et qu'ils sont peut-être la clé d'un enrichissement de la démocratie, un horizon qui s'élargit du coup fortement. Mais pour cela il faut vouloir délibérément que notre formation citoyenne à penser et agir ensemble, les prenne comme priorité. Ce n'est pas de la charité, c'est pour sauver la démocratie, le vivre ensemble. C'est

indispensable pour enrichir notre représentation d'avoir la représentation du monde, de l'éthique, de nombre de questions, qu'ont les plus exclus.

Dans mon expérience, depuis 30 ans, avec les universités populaires Quart Monde, un espace où des adultes réfléchissent ensemble aux questions de la société, c'est sidérant de voir que quand ils ont l'espace de formuler leurs questions à partir de leur expérience ils ont un apport très éclairant. Un espace pour formuler leurs questions à partir de leur expérience comme l'a dit Frédérique Lerbet, à partir de leur regard sur le monde ; et ils n'ont pas une expérience seulement sur combien devrait être le RSA, ils ont une expérience du monde. On ne les questionne que sur le montant du RSA, mais si vous les questionnez sur la bio-éthique, c'est sidérant, ils disent : les mères-porteuses, ce n'est pas bien parce que forcément ce seront des mères très pauvres qui le feront. Didier Sicard, patron de l'éthique en médecine, qui était dans ce cycle de travail de l'université populaire Quart Monde, a répondu : mais vous avez parfaitement raison. Un gouvernail très sûr de l'éthique, c'est : quelles conséquences aura un geste par rapport au plus faible ? La question éthique des mères porteuses en soi est insoluble, mais à cause de la conséquence sur les très pauvres on peut dire que c'est non éthique. Et les gens très pauvres le savaient, cela.

Que la démocratie s'enrichisse de la contribution citoyenne des très pauvres, c'est indispensable.

Il est clair aussi que les non pauvres ne peuvent pas recevoir une pensée ou une expérience qu'ils n'ont jamais entendue sans déconstruire la leur et déconstruire avec toute la délicatesse que cela représente. Sinon cette pensée nouvelle fait mal et elle est rejetée, niée.

Nous avons un peu plus formalisé cela dans des travaux de co-recherche et co-formation par le croisement des savoirs et des pratiques entre des professionnels et des personnes vivant la grande pauvreté de manière collective. Ces co-formations sont parfois violentes dans la première journée (c'est toujours trois journées). C'est dur de déconstruire, de s'entendre dire que les assistantes sociales sont toujours des voleuses d'enfants. Ce n'est pas marrant pour les assistantes sociales qui entendent cela. J'exagère, mais ils disent des choses qui ne sont pas loin de cela, croyez-moi.

Mais pour les autres, les pauvres, de faire l'expérience que sa pensée peut être entendue, peut avoir un impact, (Seymour Papert disait «powerful ideas »), découvrir que son idée, sa pensée peut avoir un impact, c'est une révolution. On devient maître et responsable effectivement de sa pensée, si on voit l'impact qu'elle a.

Donc déconstruire les représentations, travailler les relations pour les relier ensemble et pour comprendre ce qui nous permet de construire les questions ensemble (ce n'est pas les uns qui posent les questions aux autres), de problématiser ensemble : c'est quoi l'aide sociale à l'enfance, c'est quoi le soutien à la remise à l'emploi. Le poser ensemble, ça a l'air facile mais c'est extrêmement profond et cela nous demande une grande rigueur épistémologique parce que sans rigueur on finit toujours par penser à la place des pauvres.

Le père Joseph Wresinski, dans un de ses livres, disait : « les intellectuels finissent toujours par penser à la place des autres ». Et je l'ai pris en pleine figure et je résiste tous les matins et tous les midis et c'est difficile la rigueur du bien penser avec l'autre : comment ma pensée peut se développer ? Elle doit être co-dansante avec le fait que l'autre aussi doit construire sa pensée.

Mon épouse a fait une thèse sur l'université populaire du Quart Monde qui sont des espaces d'élaboration de la pensée des gens très pauvres, ensemble et en confrontation avec d'autres. J'ai été très frappé par une phrase d'un de mes voisins qui participe à l'Université Populaire Quart Monde et a participé à la co-recherche sur cette démarche. Il disait : « mais vivre à la rue, ce n'est pas une expérience ». Tout le monde lui disait « si, c'est une expérience » pour l'encourager. Et lui disait : « ce n'est pas une expérience ». Je ne sais pas s'il a raison ou tort mais c'est sûr, c'est cela qu'il dit, ce n'était pas une expérience parce que c'était tous les jours la même chose, ça n'a pas été une expérience tant que je n'ai pas pu la dire, la partager avec d'autres.

C'est son chemin de pensée et il faut bien se rendre compte aussi des chemins et des déconstructions pour que les citoyens très pauvres puissent comprendre et apporter leurs questions.

Je voudrais faire maintenant un développement que je n'ai jamais fait auparavant et que je voudrais faire, très rapidement.

On fait un travail actuellement sur la violence, la misère en tant que violence, la manière dont les très pauvres cherchent la paix au milieu de cette violence, et ce à travers le monde.

Quand vous essayez de construire une pensée sur la violence avec des gens très pauvres, la minute, la seconde d'après que le sujet a été énoncé, ils se pensent comme ceux qui créent la violence. Vous ne pouvez pas faire autrement, ils sont absolument persuadés que c'est eux qui créent la violence. Ils la créent comme nous tous, mais ils n'arrivent pas à se détacher d'être ceux qui créent la violence. Et d'une certaine manière s'ils ne peuvent pas recevoir un apport historique sur la violence faite aux pauvres, héritiers de nombreuses violences dans l'histoire, les gens ne peuvent pas détacher la question de leur propre histoire personnelle et dire, il n'y a pas que moi, ce n'est pas que mon problème et partout.

En Haïti, on dit : « cette zone-là, c'est la délinquance il ne faut pas y aller ». J'étais la semaine dernière à Caen, on dit pareil : « ce quartier là, il ne faut pas y aller, c'est la violence ». On vous fait croire partout qu'il y a la violence dans les quartiers.

Mais allez-y, ce n'est pas vrai, la violence, elle est autant dans les grandes entreprises, vous le savez très bien. Donc, la violence, elle est nous tous. Il n'empêche que si l'on ne peut pas faire un apport historique, on ne peut pas libérer la parole des gens très pauvres, leur donner le recul pour penser.

ATD Quart Monde se bagarre pour construire une histoire du Quart Monde, pour forger le mot Quart Monde, pour faire référence au quart état, au 4^{ème} ordre de la Révolution Française où d'autres gens ont essayé de recueillir ce qu'était au-delà du tiers états, le « quart état ». Donc, faire une référence historique pour des gens très pauvres, c'est une libération. J'en prends pour preuve la Shoa bien sûr. Tant qu'il n'y avait pas de parole publique de reconnaissance historique, les gens qui l'avaient subi ne pouvaient pas parler.

J'en prends pour preuve aussi un exemple moins émotif peut-être, la guerre de 14. Les psychologues disent que tant qu'il n'a pas été dit dans l'Histoire que les fusillés de la guerre de 14 n'étaient pas tous des lâches, mais pris au hasard, les familles se détruisaient à propos de leurs fusillés. Les familles se divisaient entre elles, ne pouvaient pas parler, c'était un secret tellement douloureux que quelqu'un ait été fusillé, et honteux. Tant que cela n'était pas dans l'espace public, ce sont les familles qui le prenaient sur elles.

Un apport historique, précis, clair sur la réalité de la misère à travers les âges, ce qu'on voudrait confronter à travers les âges, c'est nos manières de déculpabiliser, d'objectiver. Et là, je suis peut-être plus cartésien que Jean-Louis, en tout cas, l'histoire c'est un tissage de points de vue, mais il y a besoin d'objectiver une réalité, évidemment une histoire co-construite, je n'y reviens pas. Mais pour que les très pauvres puissent devenir des citoyens, il faut qu'ils puissent faire autre chose que se culpabiliser sur la réalité. Il faut qu'ils puissent connaître et se sentir d'une histoire. Le refus de la culpabilité, le refus de la fatalité, du gâchis humain, c'est un peu nos trois repères pour attaquer la misère.

Dominique Genelot :

Bruno, j'avais été déjà très intéressé, et même un peu bouleversé, à la lecture du texte que vous nous aviez adressé il y a quelques jours, et votre exposé renforce cette impression.

Lorsque vous parliez des citoyens qui vivent la misère de l'intérieur et de ceux qui vivent la misère de l'extérieur, et de leur difficulté à « apprendre ensemble », me revenait en tête cette expérience conduite pendant les années 1950–1960 par deux chercheurs en sciences cognitives du MIT, Held et Hein. C'est une expérience relatée par Francisco Varela dans un de ses livres. C'est une histoire de petits chats.

Ces deux chercheurs ont pris des petits chats qui venaient de naître, plusieurs portées, ils les ont soignés dans un lieu protégé pendant quelques jours pour qu'ils aient un peu de force et au bout de quelques jours, ils ont constitué deux échantillons. Pour le premier échantillon, chaque petit chat s'est vu accrocher derrière lui un petit chariot. Et dans chaque chariot on a mis un petit chat de l'autre échantillon. Puis on a lâché tout ce petit monde dans une pièce où il y avait des obstacles, des escaliers et toutes sortes de choses à découvrir.

Et les petits chats ont fait leur apprentissage de la vie en découvrant ainsi des obstacles, des endroits où l'on tombe, où il faut grimper etc. Ces séances ont été répétées pendant plusieurs journées consécutives.

Au bout de quelques temps, tous les petits chats ont été mis en liberté ensemble dans l'espace qu'ils avaient parcouru avec leurs chariots.

Et là, le constat fut étonnant : les petits chats qui avaient tiré le chariot se débrouillaient très bien, ils grimpaient, sautaient, évitaient les obstacles, et les petits chats qui étaient restés passifs dans les chariots, et qui avaient pourtant tout vu, ne savaient rien faire, ils tombaient, ils se butaient, ils avaient tout à réapprendre.

J'ai repensé à cette expérience.

Vivre la misère de l'intérieur ou en la regardant de l'extérieur ne produit certainement pas le même apprentissage ! Comment comprendre l'univers de l'autre si on ne l'a pas vécu soi-même ? Comment « apprendre ensemble » si les uns regardent la chose depuis un chariot confortable, alors que les autres se débattent avec la dure réalité et inventent chaque jour les gestes de leur survie ?

Avant de passer la parole aux personnes dans la salle, j'avais une question sur cet « apprendre ensemble » avec cette nécessité de la déconstruction. Vous avez dit à travers plusieurs exemples que la déconstruction, on ne peut la faire que si l'on accède à d'autres contextes. Si on reste dans son même contexte, on est prisonnier.

C'est très difficile de déconstruire une vision du monde, une représentation, ou comme dit mon ami Philippe Fleurance « son monde propre », le monde propre que l'on s'est construit dans sa tête.

Ma question est : concrètement, quelles méthodes avez-vous expérimentées au fil des ans pour pratiquer cette déconstruction ?

Bruno Tardieu :

Une première méthode, c'est ne pas avoir peur du discours et de l'affirmation. J'entends beaucoup de chercheurs qui disent qu'ils vont dans les quartiers très pauvres, surtout en étant neutres. L'utopie de la neutralité de la science, il faut l'abandonner. Donc, nous ne sommes pas neutres, c'est une première méthode. C'est l'intention consciente qui permet la connaissance.

Arriver dans un quartier, les volontaires permanents allant vivre dans des quartiers très pauvres, les gens disent : « mais qu'est-ce que vous venez faire là ? vous êtes dingues, nous, on a tous envie de partir ». Il faut pouvoir dire : « nous ne supportons pas la misère ». La force du discours est de l'affirmation, de l'intention. « La misère est une violation des Droits de l'Homme. S'unir pour les faire respecter est un devoir sacré », cette phrase de Wresinski est gravée sur le parvis des droits de l'homme au Trocadéro, une affirmation dissonante et un appel à l'alliance.

Vous savez, les africains américains se sont alliés pour la lutte des droits civiques, aux plus hautes instances du pays, c'est-à-dire la Cour Suprême. Ne pas avoir peur de se dire que la question qui se pose dans un quartier très pauvre, concerne la Cour Suprême, concerne la Cour Européenne des Droits de l'Homme, concerne les plus hauts idéaux d'humanité et pas seulement un réglage de RSA.

La première affaire, c'est affirmer. Cette affirmation qui dans l'histoire, dans l'aventure d'ATD Quart Monde a soulevé des gens divers. Quand quelqu'un affirme que l'école détruit les enfants, vous pouvez parier que la personne assise à côté, elle est institutrice.

Le deuxième repère, c'est cette diversité très riche : elle oblige à se décentrer. Cet espace politique divers crée le pouvoir, au sens d'Hanna Harendt c'est-à-dire le « pouvoir agir ensemble ».

Un troisième principe, c'est la création de collectifs. Les gens très pauvres sont absolument persuadés qu'ils sont coupables, et que personne d'autre n'a vécu ce qu'ils vivent. Ils n'ont pas les statistiques sur la pauvreté. En tous les cas, ils les ont peut-être, mais ils sont persuadés que ce n'est qu'eux qui peuvent vivre un truc pareil. Les gens qui vont à l'université populaire du Quart Monde, j'ai lu cela dans la thèse de ma femme, les gens qui assistent un an, deux ans, qui se disent « mais ils sont gonflés de parler comme cela » et qui n'osent pas parler. Mais petit à petit l'expérience des autres fait qu'ils osent reconnaître la valeur propre. Donc le collectif : indispensable !

Tout ce qui transforme la lutte contre la pauvreté en médecine sociale tue le collectif, c'est-à-dire « cette personne a tel diagnostic, on trouve tel remède ». C'est évidemment le contraire de construire l'histoire.

Et puis, il y a des structurations plus fortes et plus théorisées, c'est ce que l'on a appelé le « croisement des savoirs et des pratiques ». Je vous renvoie à ce livre où de fait, on a structuré cette affaire de croiser les savoirs et les pratiques de gens qui devraient être partenaires et reconnaissent vouloir que la situation change.

Si les gens sont frustrés de la situation, au lieu de devenir les ennemis les uns des autres, apprenons à se former. Concrètement des gens dans la grande pauvreté, des professionnels de la police ou de l'éducation spécialisée ou de l'école, prennent trois journées de formation ensemble, par des méthodes extrêmement rigoureuses, découvrent les représentations que les uns et les autres ont du monde ou de l'humanitaire ou ce que c'est que le service social : 1^{er} grand choc.

2^{ème} journée : on fait des récits d'interaction. On choisit d'analyser de manière croisée des récits d'interaction et de ces récits d'interaction, on décrit des types de relation : aidant-aidé, ...

Là, quand Jean-Louis parle d'ouvrir le champ des métaphores, les gens très pauvres ont des tas de métaphores formidables : « Moi je fais ma biche », ça veut dire, être tout sourire pour obtenir quelque chose. Les gens connaissent par cœur comment on joue et tout cela, ... Donc, travailler aux types de relations pour nommer celles qui nous enferment et celles qui nous font prendre des risques ensemble et travailler les conditions de prendre les risques ensemble.

Voilà une des méthodes qu'on a mise en place mais c'est toujours politique, c'est toujours avec l'intention que les choses changent. Cela nous a gagné la CMU et depuis que l'on a la CMU, on peut se soigner les dents et cela change quelque chose. Pour que les gens acceptent de contribuer leur savoir il faut que l'intention de changement soit claire. Les gens ne sont pas des « personnes ressources » comme on appelle maintenant les gens pauvres mais des militants pour un changement.

Dominique Genelot :

Et la question de la durée, de la continuité et du temps nécessaires à la construction ?

Bruno Tardieu :

Cela dépend, les plus lents ne sont pas toujours ceux qu'on croit. Les gens dans la pauvreté, on dit toujours que c'est très lent pour qu'ils s'en sortent mais tout le monde est très lent. Les nantis sont très lents à comprendre, les institutions très lentes à apprendre, à bouger.

On a eu un dialogue avec Esther Duflo sur l'évaluation. Elle a des processus très fins pour voir ce qui avance du côté des pauvres, mais elle ne regarde pas ce qui avance du côté des autres. Alors les institutions sont très lentes aussi à bouger. Donc, oui, il faut beaucoup de temps mais cela ne veut pas dire que tout doit être dans le temps long.

On va évaluer cette année un programme de vacances familiales, où des gens très très pauvres n'ont jamais pris de vacances en famille. La société leur dit : « mais des vacances, vous n'y pensez pas, il y a plus urgent, et puis vous n'avez pas de travail ! » Depuis 20 ans, on a fait avancer le droit aux vacances pour les plus démunis. Il y a de plus en plus de lieux, dont un tenu par nous, où ils peuvent passer 15 jours de vacances. Le nôtre est dans le Jura, dans un lieu magnifique, ce n'est pas long mais cela déclenche des horizons. Donc le temps long bien sûr, le temps court aussi : déclencheur.

Pierre Vuarin :

Je voudrais recueillir quelques réactions brèves. Des questions ?

François Pissochet :

J'ai un compagnonnage avec une équipe d'ATD Quart Monde sur Noisy Le Grand.

Je crois qu'il y a une dimension qui va dans le sens de la question que vous posez, en gros : comment ça marche et je relierai à un des schémas que nous a proposé Jean-Louis.

A un moment donné, je crois qu'il y avait la dimension : la tête, le cœur et je crois que c'est cette dimension là qui fait que cela fonctionne.

J'ai travaillé avec l'équipe de Noisy à accompagner des familles en direct, et j'ai même participé à l'université populaire. Pour la première fois on parlait d'alcool, ce n'était quand même pas rien, parce qu'on ne voulait pas stigmatiser les pauvres qui s'alcoolisent. Je crois que ce qui crée la relation c'est justement le fait qu'il y ait du partage et c'est à partir de ce partage là que les représentations bougent.

Juste pour dire un exemple : on est intervenu dans une famille sur Noisy Le Grand, et on a participé à la famille elle-même. C'est-à-dire que professionnels, nous sommes allés dans la famille. Cela a permis, déjà, de bouger les relations. Qu'est-ce que c'est que des psychothérapeutes qui interviennent, qui vont prendre leur jus d'orange, pendant que le gars à côté est en train de prendre son rosé. Déjà, on bouge des représentations, et à partir de là, on a pu construire quelque chose parce qu'à un moment donné, on est revenu en professionnels et parce qu'on était en porte à faux. Un jour, ma collègue a eu l'idée, pour casser le côté un peu trop affectif dans lequel on était, d'arriver avec le paper board. Et on a débarqué, un jour, dans le salon, avec le paper board où on a travaillé sur la situation de la famille.

Et à partir de là, s'est créé quelque chose qui a amené cette famille, je ne sais pas si vous en avez eu connaissance, à devenir en fait l'interlocutrice des travailleurs sociaux. Après, c'est elle qui convoquait les travailleurs sociaux dans les réunions ATD Quart Monde. On avait réussi, par le partage, à bouger la représentation et à faire modifier les rapports.

Philippe Fleurance :

J'ai toujours un point d'accroche sur le mot « représentation » avec une question amicale mais provocatrice quand même.

Sur les paquets de tabac, il est marqué, depuis pas mal de temps, que « fumer tue ». Le prix du tabac a augmenté mais aussi les consommateurs de tabac. Donc, la vraie question, c'est la nature du message. Est-ce que des messages partagés en représentation suffisent pour changer les agir en contexte ?

Pour le ski, on voit « ne pas sortir hors piste » et tous les ans, on skie hors piste. Je crois qu'il y a un lien entre agir et penser. Dans ce lien, ce ne sont pas les deux mots qui sont importants, c'est la flèche entre les deux mots qui est importante !

Bruno Tardieu :

Représentation : c'est vrai ce que vous dites mais le même mot, employé par les uns ou employé par les autres n'a pas du tout la même signification. Et là on est quand même dans l'impossibilité de penser ensemble. Ça, c'est les prises de conscience que l'on doit faire.

J'ai assisté récemment à la conclusion d'une co-formation entre les élus et les militants Quart Monde : le mot « procédure » pour les élus signifiait sortir de l'arbitraire, le même droit pour tout le monde, et pour les militants Quart Monde, le mot procédure, c'était une panique de rentrer dans quelque chose où ils ne pourront plus s'expliquer. Ils étaient sûrs qu'à un moment donné, ils seraient éjectés.

Donc, un même mot a pour les uns de la valeur positive et pour les autres produit une peur : le fait de l'expliquer, le fait de prendre conscience qu'on n'avait pas les mêmes représentations, était, en soi, un début de continuer à « penser ensemble ». Et après, évidemment, pour travailler, à « agir ensemble ».

Mais, c'est quand même très effrayant ce que certains mots sont détournés quand on arrive dans le monde de la grande pauvreté. Certains mots qui sont beaux dans des contextes deviennent des terreurs dans d'autres. Et si vous ne faites pas un travail là-dessus, il n'y a pas de dialogue, il n'y a pas de prudence dans le dialogue.

Pierre Vuarin :

Merci Bruno.

En tous les cas, je pense que cela apporte des éléments sur notre réflexion un peu globale sur la formation citoyenne. L'insistance sur l'affirmation, l'intention dans l'action que l'on peut mener est très importante, la dimension aussi de redonner la dimension historique pour resituer un peu les personnes, ce travail sur les représentations me semble tout à fait clé.